

La
Semaine Religieuse
 DE
Québec

VOL. XXII

Québec, 25 juin 1910

No 46

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

— o —

Calendrier, 721. — Les Quarante-Heures de la semaine, 721. — Chronique diocésaine, 722. — Les noces de Cana, 722. — Les cardinaux de l'Ecosse, 725. — Bibliographie, 733.

Calendrier

— o —

26	DIM.	r. b.	VI apr. Pent. SS. Jean et Paul, martyrs. Sol. de S. Jean-Baptiste , (é). <i>Kyr.</i> 2 ton. II Vép., mém. du di. a. seulement.
27	Lundi	†b	Du 4 ^e jour de l'octave.
28	Mardi	†b	Vigile des SS. Apôtres. S. Léon II, pape et confesseur. <i>Jeûne</i> , samedi prochain.
29	Mercredi	r	SS. Pierre et Paul , apôtres, 1 cl. (<i>Messe pro populo</i>).
30	Jeudi	r	Commémoration de S. Paul, apôtre, <i>dbl. maj.</i>
1	Vendredi	b	Octave de S. Jean-Baptiste.
2	Samedi	b	(Jeûne.) Visitation de la B. V. M. , 2 cl.

Les Quarante-Heures de la semaine

— o —

26 juin, Saint-Frédéric. — 27, Saint-Jean Port-Joli. — 28, Saint-Patrice de Beaurivage. — 29, Saint-Camille. — 30, Saint-Victor. — 1 juillet, Cap Saint-Ignace. 2, Sainte-Aurélié.

Chronique diocésaine

— o —

— Mgr l'Auxiliaire, contrairement à notre attente, a continué, cette semaine encore, la visite pastorale, visitant successivement les paroisses de Saint-Amroise, du Village Huron, de Saint-Gérard, de l'Ancienne-Lore et de Saint-Augustin.

Monseigneur l'Archevêque, après avoir fait une ordination à Saint-Frédéric, reprendra la visite pastorale lundi prochain, au Pont-Rouge.

— Le Supérieur Général de la congrégation des Eudistes, le Très-Révérénd Père Ange LeDoré, était de passage, mardi dernier, à l'archevêché. Il venait de la Côte Nord, où tous ses religieux du vicariat apostolique s'étaient réunis aux Sept-Iles, pour y faire leur retraite et y recevoir ses avis. Après avoir visité tous les établissements de sa congrégation dans l'Amérique Nord, le vénérable supérieur se rendra au Mexique, pour y examiner sur place des projets de fondation dans ce pays, puis, à la Colombie, dans l'Amérique du Sud, où les Pères Eudistes dirigent depuis un assez grand nombre d'années des grands séminaires.

— Ceux de nos lecteurs qui ont cru que le Directeur de la *Semaine religieuse* avait pu reprendre sa besogne après deux ou trois semaines de séjour à l'Hotel-Dieu, seront surpris (à la fois douloureusement et agréablement,) d'apprendre qu'il se lève depuis seulement trois ou quatre jours. Tout nous autorise à croire que cette première amélioration est le gage d'une convalescence qui, pour être quelque peu lente, n'en sera pas moins sûre. Nos lecteurs se joindront à nous pour qu'il en soit ainsi.

Les noces de Cana

APPARENTE DURETÉ DE JÉSUS ENVERS SA MÈRE

— o —

Saint Jean raconte dans le récit des noces de Cana, au chapitre second de son Evangile, que la sainte Vierge ayant dit, à Notre-Seigneur en parlant des époux : « Ils n'ont pas de vin » Jésus lui répondit : « Qu'y a-t-il entre vous et moi, ô femme ?

Mon heure n'est pas encore venue. » Cette réponse étonne et peine plusieurs bons chrétiens. Quelques-uns trouvent le mot *femme* sinon méprisant, du moins un peu froid et sec. D'autres en plus grand nombre sont choqués de cette déclaration de Jésus qu'il n'y a rien de commun entre lui et Marie. Certains écrivains protestants en ont tiré cette conclusion que le Christ fait fort peu de cas de sa mère ou du moins de l'intercession de sa mère, et que la prétendue puissance de la Vierge auprès de Dieu est une invention des papistes, une des formes de la mariolâtrie. Renan a écrit dans ce sens : « La famille de Jésus ne semble pas l'avoir aimé, et, par moments, on le trouve dur pour elle » Et, en note, le critique renvoie justement à la parole du Maître aux noces de Cana.

A la première difficulté, on peut répondre par la remarque de l'anglais Watkins : « Le temps est passé où l'on associait à ce titre de femme autre chose que des pensées d'honneur et de respect, surtout sur les lèvres de Celui qui a daigné revendiquer comme une gloire l'identité avec notre nature et qui s'adressait alors à la mère à laquelle il avait été soumis » (*Commentary for Schools*, p. 60.) Cette appellation n'avait nullement le sens dédaigneux qu'elle affecte dans notre langue. On s'en servait à l'égard des reines et des princesses. Auguste salue de ce nom la reine Cléopâtre (Dion Cassius, *Historia*,) 51, 12). Un chœur d'Eschyle le donne à la reine Clytemnestre. Ce mot n'avait rien non plus de raide ni de sévère. Jésus l'emploiera encore sur la croix pour tenir à sa mère le langage de la plus filiale tendresse. Il l'emploiera aussi à l'égard de Marie-Madeleine, après sa résurrection. Aujourd'hui même, en Espagne, *mujer*, femme, est souvent un nom de tendresse que les amies et les parentes se donnent mutuellement. Les mots changent ainsi de valeur et de nuance suivant les époques et les latitudes.

La difficulté semble plus sérieuse pour la phrase : *Quid mihi et tibi ?* Quelques écrivains, comme Euthymius, le cardinal Tolet et l'abbé Fouard, pour l'adoucir, la traduisent ainsi : « Que vous importe à vous et à moi ? » Cette tradition serait admissible et semblerait même la seule naturelle si nous ne considérions que le texte latin ou le texte grec. Malheureusement, elle ne répond pas à l'hébraïsme dont ce texte doit déri-

ver. La locution dont Jésus a dû se servir, *mah-li-valeka*, revient souvent dans l'Ancien Testament et elle exprime toujours sinon du déplaisir, du moins une certaine divergence de vues, la négation d'une solidarité, le refus d'une proposition. De plus, cette traduction est contraire à toute la tradition. Les Pères de l'Eglise pour la plupart admettent le sens qui paraît à quelques-uns pénible et sévère.

Mais l'est-il en réalité ? Nous croyons avec le célèbre théologien protestant et philologue anglais, Frédéric William Farrar, qui fut chapelain de la reine Victoria, que « cette expression est conciliable avec la courtoisie la plus délicate et le plus vif respect ».

Il faut, en effet, se rappeler les circonstances qui ont inspiré ce mot. Jésus était fils de l'homme et fils de Dieu. Comme Fils de l'homme, il avait pour Marie la tendresse et la vénération que tout fils bien né doit à sa mère ; il n'est pas plus permis à un protestant qu'à un catholique de le mettre en doute, sans faire injure au Christ, sans lui attribuer un défaut et un péché. Enfant, il avait obéi à Marie, à Nazareth. Homme fait, il gardait pour elle la tendre déférence qu'un homme de cœur, quel que soit son âge, doit à ses parents. Mais Jésus était aussi Fils de Dieu, et, dans ses œuvres divines et messianiques, il était indépendant de sa mère. C'est ainsi qu'à l'âge de douze ans, il avait dit à ses parents dans le temple cette parole qui semble parfois un peu rude et qui a quelque analogie avec celle de Cana : « Ne saviez-vous pas que je dois être tout entier dans les choses qui regardent le service de mon Père ? » En répondant, comme il l'a fait, à Marie, le Christ a voulu non pas la contrister, mais rappeler au monde qu'il ne tenait sa puissance que de son Père et de lui-même.

C'est l'explication de saint Augustin : « Notre-Seigneur, écrit-il, était à la fois Dieu et homme : en tant que Dieu, il n'avait pas de mère ; en tant qu'homme, il en avait une ; c'était la mère de son humanité, de l'infirmité qu'il avait voulu revêtir pour nous. Or, le miracle qu'il allait opérer devait être l'œuvre de sa divinité et non celle de la chair infirme ; il allait agir en Dieu, sans rien de commun avec la faiblesse d'un homme né de la femme. Mais la faiblesse de Dieu est plus forte que toutes les puissances. Cependant la mère exigeait

un miracle. Jésus lui répond comme s'il méconnaissait les entrailles humaines, alors qu'il allait accomplir les œuvres divines. Sa réponse équivaut à celle-ci : « La puissance qui opère le miracle, je ne la tiens pas de vous. Ce n'est pas vous qui avez engendré ma divinité. »

Mais si Jésus ne tient pas sa puissance de Marie, il ne refuse pas de l'exercer à la prière de Marie. Ainsi l'a pensé, entre autres, un exégète bien connu, le professeur protestant Reuss, de Strasbourg, qui traduisait ainsi, un peu largement, la parole du Sauveur.

« Laissez-moi faire, ma mère. » D'ailleurs loin de voir un rejet de sa demande dans cette réponse, Marie y puisa une pleine assurance. Elle comprit, soit au ton, soit au regard de Jésus, soit à des paroles de lui que l'Évangile ne rapporte pas, que sa prière allait être exaucée et même qu'elle le serait par un miracle, car elle y prépare les serviteurs en leur disant : « Faites tout ce qu'il vous dira. » Les serviteurs auraient probablement hésité à remplir d'eau les urnes de pierre, alors que l'on désirait du vin, si Marie ne les avait pas prévenus.

Il suit de là que tout en maintenant l'indépendance de sa nature et de sa mission divines, le Christ condescendit à la prière de sa mère et lui montra ainsi qu'il ne pouvait rien lui refuser. Il semble même qu'il ait voulu exalter la faveur dont elle jouissait près de lui en ajoutant : « Mon heure n'est pas encore venue », car, en exauçant presque aussitôt sa prière, il montrait qu'elle avait le pouvoir d'avancer cette heure. La parole du Sauveur s'éclaire donc de son action. Sa parole ne peut dire : Je refuse, lorsque son action dit : J'accorde.

S. C.

(*O salutaris hostia.*)

Les cardinaux de l'Écosse

Sous ce titre l'auteur d'un ouvrage fort apprécié sur les membres du Sacré-Collège de nationalité anglaise avant la réforme protestante et depuis la restauration de la hiérarchie catholique en Angleterre, consacre quelques pages fort intéressantes aux rares prélats d'Écosse qui, dans le cours de son

histoire, ont été honorés de la pourpre. Nous empruntons à la revue (1) qui publie cette étude quelques passages que nous croyons propres à instruire les lecteurs de la *Semaine religieuse*.

Il n'y a eu, en tout, que quatre cardinaux écossais, dont deux avant, et deux depuis la séparation de Rome. L'un de ceux-ci, le dernier des Stuarts et roi titulaire d'Ecosse, n'y mit jamais le pied.

Plusieurs légats pontificaux avaient visité l'Ecosse avant la soi-disant Réforme, notamment le cardinal Vivian, en 1176, et, au cours de ses longs voyages, un futur pape, Æneas Piccolomini (ou Æneas Sylvius), plus tard Pie II, y aborda dans la suite. Mais le premier cardinal écossais fut Walter (Gauthier) Wardlaw, l'illustre évêque de Glasgow au 14^e siècle, fils de Sir Henry Wardlaw, secrétaire du roi David II. Consacré évêque de Glasgow en 1368, il agit deux fois comme témoin ou comme plenipotentiaire à des trêves entre l'Angleterre et l'Ecosse toujours aux prises. L'Ecosse, opposée à l'Angleterre, s'était prononcée pour l'anti-pape « Clément VII », qui, deux ans avant la mort de l'évêque Wardlaw, en 1390, le créa cardinal, création uniquement titulaire et douteuse.

Le second cardinal d'Ecosse fut David Beaton (*alias* Bethune), qui devint plus tard le plus célèbre de ses primats, et peut-être sa seule Eminence proprement dite. (2) Son neveu, créé plus tard archevêque de Glasgow, et dernier représentant de l'ancienne hiérarchie écossaise, mourut en exil, à Paris, en 1603.

Le futur cardinal primat fréquenta les universités de Saint-André, de Glasgow et de Paris, où il étudia le droit canon et le droit civil depuis l'âge de seize ans. Il représenta l'Ecosse à la cour de France en 1519 : en 1528 il fut nommé Lord du petit Sceau du royaume (*Lord Privy Seal*).

Cinq ans plus tard il retourna en France comme envoyé

(1) *Saint Andrew's Magazine*, avril 1910, p. 123. L'auteur de cette étude s'appelle Dudley Baxter.

(2) Parce que, des deux cardinaux nés en Ecosse, lui seul avait été créé légitimement, et que des deux autres, dont nous verrons ci-a., dès l'histoire, aucun ne naquit en pays écossais.

spécial pour traiter du mariage prochain de son souverain, Jacques V, avec la princesse Madeleine, fille unique de François I^{er}.

Sa prochaine mission fut en Angleterre auprès d'Henri VIII, frère de la reine douairière d'Ecosse, au sujet de difficultés entre les limitrophes des deux royaumes. Quelques mois après son retour il se rendit de nouveau à Paris, pour y négocier une seconde alliance avec son souverain, la reine Madeleine étant morte peu de temps après son mariage. Il n'était encore qu'abbé commendataire d'Arbroath, et à l'occasion de cette mission, il fut consacré évêque de Mirepoix, siège suffragant de Toulouse. L'année suivante, il accompagna en Ecosse la nouvelle reine, une princesse de la famille des Guises, et assista au mariage royal dans la majestueuse cathédrale de Saint-André. Deux mois plus tard l'évêque Beaton couronna à Holyrood la reine (Marie de Lorraine) et fut nommé coadjuteur du primat avec droit de succession.

Le roi Jacques V, en vue des menaces d'invasion de l'hérésie, voulut avoir auprès de lui l'influence imposante d'un cardinal écossais : au mois d'août 1538, de concert avec le roi de France, il pria le Pape de conférer le chapeau rouge à ce distingué prélat. Le Souverain Pontife Clément VII (le véritable,) créa Monseigneur Beaton cardinal-prêtre de la sainte Eglise romaine, au titre de Saint-Etienne sur le Mont Coelius. (1)

En 1539 le nouveau cardinal accéda au siège primateal de Saint-André. Le roi Jacques V refusa tout compromis avec son oncle schismatique Henry VIII, et appuya de son autorité les mesures sévères auxquelles recourait le primat d'Ecosse pour la conservation de la foi. La mort du roi ayant suivi de près la naissance de son unique enfant, Marie Stuart, le cardinal Beaton, devenu régent, eut à lutter contre les intrigues de certains nobles schismatiques qui voulaient le priver de son droit de régence, et celles d'Henry VIII qui voulait négocier un mariage entre son unique fils et la reine d'Ecosse encore enfant. Le clergé contribua de ses deniers au maintien

(1) C'est l'église dite Saint-Etienne-le-rond, à cause de sa forme. Les murs intérieurs de cette église sont peints de fresques représentant les supplices des martyrs.

de l'indépendance nationale, et l'on préserva avec un soin jaloux la petite souveraine de toute tentative d'enlèvement.

Le parti du cardinal Beaton s'accrut rapidement et, en 1543, il devint Lord chancelier d'Ecosse. Cette même année Son Eminence couronna l'enfant reine d'Ecosse, et, peu après, arriva une ambassade française offrant son appui en retour de l'ancienne alliance entre l'Ecosse et la France.

L'année suivante le cardinal Beaton fut nommé légat papal à *latere* et atteignit ainsi le zénith de sa grandeur éphémère. Grâce à son influence, le parlement écossais rejeta définitivement le mariage avec l'héritier du trône d'Angleterre, et, selon le désir de sa mère, la reine Marie Stuart fut conduite en France pour y faire son éducation et être fiancée au Dauphin.

On prit alors des mesures de rigueur contre la faction anglophile et les traitres hérétiques. Henri VIII, furieux de son échec, fut de connivence dans plusieurs complots pour l'assassinat du cardinal primat. La guerre fut déclarée, l'Ecosse envahie, et Beaton, bien que son palais eut été mis en état de défense, dut, à l'apparition d'une flotte anglaise dans le Forth, se retirer à l'intérieur du pays.

Sa condamnation et l'exécution subséquente du prédicant protestant Wisbart, un traître et émissaire secret d'Henri VIII contre le cardinal, provoqua la vengeance des « réformés ». Le 29 mai, 1546, le frère du comte de Rothes et deux complices réussirent à pénétrer dans le château de Saint-André et y assassinèrent Son Eminence dans sa chambre à coucher; ils jetèrent ensuite par la fenêtre son cadavre mutilé.

Bien qu'on ait reproché au cardinal Beaton des actes de répression qu'elle ne les justifie, la différence des temps et des mœurs, il n'en fut pas moins un patriote et un homme d'Etat dont l'Ecosse a droit d'être fière.

* * *

Plus d'un siècle devait s'écouler avant qu'il y eût un autre cardinal, écossais par ses origines bien qu'il fût né en Italie, et qu'il ne mît jamais le pied sur une terre britannique. Celui-là fut roi *de droit* de son pays, héritier de tous les Stuarts royaux d'Ecosse et le dernier de son auguste lignée.

Le prince Henri-Benoit-Marie-Clément Stuart naquit à Rome le 6 mars 1726, et fut baptisé par le pape Benoît XIII. Il était le fils cadet du roi « Jacques VIII » et de la princesse polonaise, Clémentine Sobieski. Il portait le titre de duc d'York. Désirant se faire soldat comme son frère aîné, le prince Charles-Edouard, le futur « prétendant » au trône, il s'était rendu à Paris, puis à Dunkerque, d'où il se disposait à diriger une invasion franco-jacobite ; mais il y apprit le désastre fatal de Culloden qui décida du sort des Stuarts et, après avoir servi quelque temps dans la campagne des Flandres, il attendit le retour de son frère malheureux.

Bien que reçus tous deux avec cordialité à la cour française, le prince Henri comprit que la cause des Stuarts était perdue. Depuis longtemps il s'était senti appelé à la prêtrise.

Il se hâta donc de retourner secrètement à Rome, où, le 30 juin 1747, il reçut la tonsure des mains du Pape lui-même. Quelques jours après, le jeune ecclésiastique fut créé cardinal du titre de Santa-Maria in Campitelli, où, encore aujourd'hui, des prières sont offertes chaque samedi pour la Grande Bretagne, en vertu d'une fondation de son père.

Les appréhensions des Jacobites au sujet de leur royal « chapeau rouge » inattendu furent augmentées par son ordination à la prêtrise le 1^{er} septembre 1747, dans la chapelle Sixtine. Le cardinal Stuart dit sa première messe le lendemain dans l'oratoire du palais de son père. Un peu plus tard l'Éminence royale chantait la grand'messe dans la chapelle Sixtine en présence du roi Jacques et de vingt-quatre cardinaux, ayant désormais préséance après le Doyen du Sacré-Collège. Quand il fut nommé archi-prêtre de Saint-Pierre, il fit don à la basilique d'un calice d'or orné de pierreries qui figure encore dans le trésor ; il fut ensuite créé cardinal-prêtre de l'église paroissiale de son père, celle des Saints Apôtres, et agit comme camerlingue au conclave suivant.

Le nouveau pape, Clément XIII, le consacra évêque, avec le titre d'archevêque de Corinthe, et, en 1761, il fut créé cardinal-évêque de Frascati, où il résida dans un beau palais et gagna bientôt l'affection des pauvres. Il se mit résolument à l'œuvre pour réorganiser son séminaire, dont un des principaux élèves fut le célèbre cardinal Consalvi.

Dans l'intervalle son vénérable père, après une souveraineté titulaire de près de soixante-cinq ans, était mort le jour de l'an 1766. Le cardinal Henri fit auprès du Vatican des efforts pour faire reconnaître, sous le titre de Charles III, la royauté de son infortuné frère ; mais ce fut en vain.

Devenu camerlingue une seconde fois, le prince cardinal reçut, en sa qualité de régent, l'empereur d'Autriche en visite à Rome, et présida à l'élection du pape Clément XIV ; il fut peu de temps après créé vice-chancelier du Siège Apostolique. En 1775 Son Eminence royale officia aux cérémonies du jubilé, agit comme camerlingue une troisième fois, et aussi, plus tard, comme régent pour la deuxième fois, durant le voyage de Pie VI à Vienne.

Puis, juste un siècle après la Révolution anglaise de 1688, arriva la mort de « Charles III, » et son frère pontifia à la messe de Requiem dans sa cathédrale de Frascati. Par suite de ce décès, Son Eminence royale devenait lui-même le légitime roi Henri IX d'Angleterre et Henri I d'Ecosse. « Sa Majesté » fit frapper des médailles commémoratives, avec cette inscription pathétique : *non desiderio hominum sed voluntate Dei*, (1) et déclara la maison royale de Sardaigne (2) héritière de ses droits. Mais, cette fois encore, le Vatican s'abstint de sanctionner son acte.

Avant la fin tragique de ce siècle, Rome fut saccagée par les bandes sacrilèges des républicains français, et le pape lui-même, pour la cause duquel notre royal cardinal avait sacrifié son merveilleux rubis Sobieski, évalué à £50.000 sterling, fut traîné en exil par Napoléon. « Henri IX », dont la résidence à Frascati avait été pillée, s'enfuit à Naples. Puis, quand la Révolution éclata dans ce dernier royaume, le cardinal Stuart se rendit à Messine, et de là, par mer, à Venise.

C'est là que ce rejeton vénérable de « cent rois » subsista dans un humble logis de la vente des rares objets précieux qui lui étaient restés ; mais, dans la suite, le roi *de jure* de la

(1) « Non par le désir des hommes, mais par la volonté de Dieu ».

(2) C'est la maison actuellement régnante en Italie. Elle était plus digne alors d'un pareil honneur ; on pourrait en dire aujourd'hui avec le poète :

Comment en un plomb vil, l'or pur s'est-il changé ?

Grande Bretagne eut à demander, comme un pauvre, l'assistance d'un monastère. Quand ce dernier épisode de la tragédie des Stuarts parvint à la connaissance du souverain *de fait*, Georges III délivra le royal cardinal d'une situation si malheureuse par l'entremise de son ambassadeur à Venise. Henri accepta volontiers ce secours, bien qu'en réalité, il lui fût dû bien davantage sur les arrérages du douaire de sa grand'mère (la reine Marie de Modène).

Cependant le pape Pie VI était mort en captivité, et le cardinal Stuart prit part au conclave vénitien qui élut le bédictin Pie VII ; il accompagna ensuite Sa Sainteté lors de son retour à Rome et regagna dans un paisible triomphe son bien-aimé Frascati. En 1803, Son Eminence royale devint par dévolution cardinal-évêque d'Ostie et doyen du Sacré-Collège, mais on lui permit de vivre dans une humble retraite à Frascati, et, au milieu du deuil universel, il mourut le 13 juillet 1807. Ce vénérable prince de l'Eglise et de la Grande Bretagne à la fois avait été évêque durant quarante-six ans, et cardinal soixante ans. Sa dépouille, entourée des armes royales britanniques et d'autres insignes royaux, fut exposée à la Chancellerie, pendant qu'un *Libera* fut chanté, dans l'église adjacente, dédiée au patron de l'Écosse, saint André. Le Pape, avec plus de trente cardinaux, assista à la messe de *Requiem* à Saint-Pierre, après quoi son cercueil fut placé dans la crypte, à côté de ceux de son père et de son frère. Au-dessus, dans la nef, un monument saisissant fut érigé à sa mémoire, partiellement aux frais de Georges IV, à qui « Henri IX » avait gracieusement légué les meubles de la famille des Stuarts qui se trouvent principalement au château d'Edimbourg. Le résidu de ses biens échut au collège des Ecossais à Rome, et l'on peut y voir un portrait intéressant de ce pieux prince qui avait « mis son chapeau rouge comme un sceau au tombeau des Stuarts. »

Il reste encore à signaler un quatrième cardinal écossais. Ce fut Charles Erskine, fils d'un gentilhomme du Fifeshire qui s'était converti en Italie, où il s'était rendu pour étudier les beaux arts, et y avait épousé une Italienne. Le futur cardinal naquit à Rome, étudia au collège des Ecossais, et reçut les ordres sacrés. Il est, toutefois, incertain qu'il ait été promu au

sacerdoce. En 1782 il fut nommé *Monsignore*, chanoine de Saint-Pierre et promoteur de la foi.

Monseigneur Erskine fut envoyé dans la Grande Bretagne, apparemment à titre de délégué papal, pour y négocier diverses affaires diplomatiques, et il y passa neuf ans, avec un résultat des plus satisfaisants. Il visita l'Ecosse vers 1793 comme auditeur papal.

Quand il retourna à Rome en 1803, il fut créé cardinal-prêtre de Santa Maria in Campitelli, comme l'avait été auparavant le cardinal Stuart. Il y eut alors à la fois deux cardinaux écossais ; mais, au bout de quatre ans, le roi titulaire d'Ecosse était mort, et Erskine devint cardinal protecteur de son pays dans la Curie Romaine. Puis vint l'audacieuse annexion de Rome par Napoléon, et le cardinal Erskine accompagna d'abord son infortuné Pontife et fut emprisonné avec lui à Monte Cavallo. En janvier 1810, les usurpateurs le forcèrent de se rendre à Paris, où il résida au collège écossais de cette ville ; mais sa santé se détériora rapidement. Il mourut en mars 1811, et fut inhumé dans l'église de la patronne de Paris, sainte Geneviève :

Depuis lors aucun prélat écossais n'a encore reçu la pourpre romaine.

Bibliographie

— o —
VIENT DE PARAITRE

— LES CONGRÈS EUCHARISTIQUES » par le R. P. E. GALTIER, S. S. S. Brochure de 80 p. in-8, sur papier de luxe.

C'est une heureuse idée qu'à eue l'auteur de publier, en cette année eucharistique, une histoire abrégée des vingt premiers Congrès Eucharistiques Internationaux. Cette histoire, est, en effet, fort peu connue ; et pourtant elle mérite de l'être, car les Congrès ont joué un rôle important dans la vie religieuse des 30 dernières années. Il y avait bien les grands comptes-rendus officiels des Congrès Eucharistiques : mais outre que ces vingt gros volumes sont assez difficiles à se procurer, ils demandent, pour être lus, un temps considérable. Il n'y avait

pas d'histoire d'ensemble de ces Congrès, faite d'une manière concise et complète. Cette lacune vient d'être comblée.

La brochure retrace à grands traits l'histoire de tous les Congrès Eucharistiques : elle prend le lecteur à l'origine même de cette histoire et ne le quitte qu'après l'avoir conduit en face du XXI^e Congrès qui va se tenir cette année à Montréal. Le récit est vif, alerte, concis et d'une lecture facile. Les yeux sont charmés de rencontrer au cours de cette histoire de magnifiques gravures qui transportent le lecteur dans les villes où se sont tenus les Congrès et lui font voir les principales scènes auxquelles ils ont donné lieu. La typographie est des mieux soignées.

Cet ouvrage ne fait pas double usage avec le volume que le P. Vaudon vient de publier sur les *Origines* des Congrès : il le complète plutôt.

Aucun prêtre ne peut se passer de cette brochure qui, à peu de frais, le préparera au futur Congrès de Montréal. Nous pensons que nos confrères feraient une œuvre excellente en répandant autour d'eux, parmi les fidèles, cette intéressante brochure qui formera un beau souvenir de l'année du Congrès.

Prix : 25c. par la poste 30 centins ; la douzaine, \$ 2.40. franco : \$ 2.75. — EN VENTE AUX BUREAUX du *Messenger du Saint Sacrement* — 368 Ave Mont-Royal Est, Montréal.

— L'AME DE JEANNE D'ARC, *Recueil de panégyriques et conférences*, par M. l'abbé COUBÉ. In-8° écu, 4 fr. 00. — P. Lethiellieux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris, (6°).

Ce volume contient les panégyriques de Jeanne d'Arc prononcés par M. l'abbé Coubé à Notre-Dame de Paris, aux fêtes d'Orléans et dans un grand nombre de cathédrales. Pour éviter de se répéter, l'orateur a, dans chacun de ces discours, étudié un point de vue spécial de la vie de l'héroïne, tel que Jeanne et la Royauté du Christ, Jeanne et l'Eucharistie, Jeanne et la Sainte Vierge, Jeanne et l'Église, Jeanne et saint Michel, etc. L'ouvrage se termine par des études particulières que l'auteur a fait paraître dans sa revue *l'Idéal* : Jeanne a-t-elle été bergère ? A-t-elle été hallucinée ? A-t-elle été brûlée par l'Église ? A-t-elle été martyre ?

Ces panégyriques ne sont pas seulement l'œuvre oratoire émouvante et brillante que les principales églises ont entendue

et souvent même applaudie, ils forment un poème d'un lyrisme puissant où l'âme de la Bienheureuse apparaît dans toute sa beauté à côté de l'âme de la France. Partout où ils ont retenti, ils ont produit une impression profonde, dont toute la presse s'est faite l'écho. Aussi de nombreux fidèles, prêtres et évêques ont demandé à l'orateur de publier ces discours qui seront bientôt dans toutes les mains.

— AUPRÈS DU MAÎTRE. *Entretiens à des Jeunes Gens*. La question essentielle. — L'œuvre nécessaire. — La Lumière et la Foi. — Le sens de la Vie. — Le Maître divin. — Le Commandement divin. — Le Pardon divin. — Le Secours divin. — La Tentation. — La Communion. — L'Ascension. — La Vocation. Par PH. PONSARD. 1 vol. in-18 raisin (160 pages), 1 fr. 50; *franco*, 1 fr. 60. — Gabriel Beauchesne & Cie, éditeurs, rue de Rennes, 117 — Paris (6^e).

L'auteur, se plaçant devant des jeunes gens bien réels de notre temps, leur pose les questions essentielles de la vie : « Amis, qui ne devez pas vous laisser prendre par la fièvre du rêve et de l'action, sans avoir d'abord retrem pé vos âmes aux sources de la Foi, quelle est l'œuvre nécessaire et à laquelle doivent se subordonner tous vos actes ? Que vaut la lumière qui éclaire votre esprit ? Quel est le sens de la vie ? Parmi tous les maîtres qui vous parlent, et dont les paroles se contredisent, il y en a un que vous devez écouter et qui est seul digne d'enseigner et seul digne de commander. Que vous ordonne-t-il ? Jusqu'où vont les exigences de sa volonté sur vous ? Et, si vous l'avez mal servi, y a-t-il un pardon qui tombe de ses lèvres, et une reprise possible de votre bonne volonté ? Et, si la tâche est trop difficile et le fardeau trop lourd, où cherchez-vous le secours qui donnera une force à votre infirmité ? Parmi toutes les tentations, il en est une qui menace davantage votre jeunesse, c'est celle qui s'adresse au cœur. Comment sauver votre cœur ? Quel est l'aliment de votre âme ? Et à quelles conditions vous sera-t-il une vraie nourriture ? Que signifie cette ascension morale où vient pour tous se résumer la volonté de Dieu ?... Et pourquoi ne pas vous demander si Dieu n'exige pas de vous le sacrifice total, pour que vous soyez, vous aussi, de ceux qui propagent sa parole ? »

Telles sont les questions auxquelles l'auteur répond, avec

une connaissance profonde du cœur du jeune homme, un souci constant de l'élever et de lui donner de hautes pensées, avec une affection contenue et tout apostolique qui rend sa parole si prenante sur les auditoires de jeunes gens. Avec lui, on conçoit de nobles enthousiasmes, on devient fier de sa foi, honteux seulement non pas d'être chrétien, mais de ne l'être pas assez, on brise courageusement avec l'idolâtrie du maître humain, et surtout on se met sans peine à l'école du Maître Divin, de Celui qui enseigne moins en paroles qu'en exemples, qui apprend à combattre le scepticisme, le dilettantisme, l'orgueil, la sensualité, à goûter la vertu vivifiante du sacrifice, et donne seal, par la lumière de la foi, le vrai sens de la vie.

— QUE DEVIENT L'ÂME APRÈS LA MORT? par Mgr W. SCHNEIDER, évêque de Paderborn. 1 vol. in-16 de la collection *Science et Religion* (n° 559). Prix: 0 fr. 60. BLOUD et Cie, éditeurs, 7, place Saint Sulpice, Paris, (VI^e).

L'éminent évêque résume ici tout ce que la science théologique nous enseigne sur la destinée de l'âme humaine dans l'au-delà. Après avoir établi contre les matérialistes, la persistance de la conscience après la mort, il réfute un certain nombre d'opinions erronées: le sommeil des âmes, la migration des âmes, les rêveries millénaires. Si l'œil des mortels ne peut pénétrer dans la région mystérieuse où se règlent les comptes du monde moral, du moins les données de la foi, de la tradition et de la raison nous permettent-elles d'affirmer que les âmes ont une survivance personnelle, que les justes jouissent après la mort de la récompense due à leurs mérites, qu'ils se souviennent de nous et nous appellent à eux, que le jugement dernier donnera satisfaction au désir que les âmes ont de se réunir au corps spiritualisé.

— LA FOI, par P. CHARLES, 1 vol. in-16 de la collection *Science et Religion* (n° 557). Prix: 0 fr. 60. BLOUD et Cie éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (6^e).

Ce petit volume constitue un traité complet de la Foi. Après avoir étudié sa nature et son objet, l'auteur passe en revue les théories modernes sur la Psychologie de la Foi. Il termine par l'examen du problème de la Foi au point de vue apologétique et au point de vue spécialement théologique. Très au courant des travaux les plus modernes et des plus récentes controverses, M. P. Charles met en pleine lumière les principes de la théologie scolastique et traditionnelle qui encore qu'il y ait lieu d'en adapter quelquefois la forme aux besoins des intelligences contemporaines, ne doivent subir, au cours de cette adaptation, ni diminution, ni déformations.

CIERGES ET VINS DE MESSE

MAISON J.-B. LASNIER PÈRE

Fabricant de cierges, bougies, chandelles.

Importateur de vins de messe

La maison J. B. Lasnier père est autorisée par Monseigneur l'Archevêque de Québec à vendre du vin de messe et des cierges pour toutes fins liturgiques.

Entrepôt, magasin et bureau : rue Saint-Georges, Lévis.

Téléphone — Bell 91

“ National 169

VÊTEMENTS ECCLÉSIASTIQUES. Ancien Atelier de Madame Soucy. Dlle Marie Renaud, 154, coin des rues du Roi et Laliberté (ancienne rue de la Chapelle), Saint-Roch, Québec. Coupe et Confection des Soutanes, Pardessus, etc.

OUVRAGES DE M. L'ABBÉ HUARD

<i>Labrador et Anticosti</i> , 520 pp., carte et grav...	\$ 1.50
<i>Impressions d'un Passant</i> , VIII-366 pp.....	1.00
<i>Traité élémentaire de Zoologie et d'Hygiène</i> , 2 ^e éd., VIII-265 pp., ill.....	60
<i>Abrégé de Zoologie</i> , 130 pp., ill.....	20
<i>Le Naturaliste canadien</i> , revue mensuelle. Abonnement.....	1.00